Document generated on 10/19/2024 1:07 p.m.

Études d'histoire religieuse

David Rome et Jacques Langlais, Edward Hillel (photographies), *Les pierres qui parlent. Deux cents ans d'enracinement de la communauté juive au Québec/Stones that Speak. Two Centuries of Jewish Life in Quebec*, Sillery, Éd. du Septentrion, 1992, 143 p. 35 $

Yolande Cohen

Volume 60, 1994

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1007072ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1007072ar

See table of contents

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)
1920-6267 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Cohen, Y. (1994). Review of [David Rome et Jacques Langlais, Edward Hillel (photographies), *Les pierres qui parlent. Deux cents ans d'enracinement de la communauté juive au Québec/Stones that Speak. Two Centuries of Jewish Life in Quebec*, Sillery, Éd. du Septentrion, 1992, 143 p. 35 $]. *Études d'histoire religieuse*, *60*, 153–155. https://doi.org/10.7202/1007072ar

Tous droits réservés © Les Éditions Historia Ecclesiæ Catholicæ Canadensis Inc., 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ciale qui établit un Bureau de censure. De fait, l'Église québécoise ne se réconciliera vraiment avec le cinéma qu'à l'aube des années 1930 lorsque des prêtres-cinéastes tourneront de multiples documentaires pour promouvoir l'idéal d'un pays rural qui doit pour sa survivance rester attaché à sa langue et à sa religion. Pour eux, ce pays «doit survivre en reculant», écrit G. Lacasse (p. 83).

Ce modèle diffère de celui observé en France et en Belgique où l'Église récupérera très tôt le cinéma à des fins apostoliques. Ainsi, en France, comme le montrent Jacques et Marie André, les pères assomptionnistes utilisent, dès 1897, des «projections lumineuses animées» pour la catéchèse et les prédications. Les productions des religieux sont même présentées dans les églises jusqu'à ce que Pie X interdise cette pratique vivement critiquée par des adversaires laïques. L'étude de Guido Convents révèle qu'en Belgique, l'Église manifeste comme au Québec son opposition aux salles de cinéma permanentes qui présentent des drames malsains et auxquelles sont accolés des débits de boissons alcoolisées. Mais les évêques appuient par ailleurs la projection, par les Jésuites en particulier, de films d'inspiration religieuse et missionnaire pour illustrer les conférences données dans les patronages et les collèges. Pour lutter contre le «mauvais cinématographe», des cinémas catholiques sont aussi créés au début des années 1910 et se multiplient rapidement.

Comme le font remarquer les directeurs du collectif, l'attitude divergente des Églises que constatent les auteurs remet en question le monolithisme présumé de l'Église catholique vis-à-vis ce mode de représentation nouveau. Ils n'avancent aucun élément d'explication mais l'analyse des trois études de cas évoquées plus haut permet d'observer qu'à l'encontre du Québec, il existait en 1895 une tradition bien établie chez les religieux de France et de Belgique d'utiliser des «projections lumineuses fixes» dont ils maîtrisaient parfaitement la technique et à laquelle ils apportaient, du moins en France, des innovations constantes.

Andrée Dufour
Université de Sherbrooke et
Université du Québec à Montréal

* * *

David Rome et Jacques Langlais, Edward Hillel (photographies), *Les pierres qui parlent. Deux cents ans d'enracinement de la communauté juive au Québec/Stones that Speak. Two Centuries of Jewish Life in Quebec,* Sillery, Éd. du Septentrion, 1992, 143 p. 35 $

Voilà un beau livre, de commémoration et d'espoir. Poursuivant leur oeuvre commune, D. Rome et J. Langlais nous offrent une suite à leur pré-

cédent *Juifs et Québecois français, 200 ans d'histoire commune* (Fides, 1986) avec cet ouvrage illustré. Insistant sur la communauté des liens qui ont existé entre Juifs et Québécois, ils tracent un portrait émouvant de cette cohabitation, soulignant à chaque fois les interrelations plutôt que les conflits. Distinguant une première période de lune de miel (de 1763 à la Confédération), qui voit ces deux communautés unir leurs efforts dans un même défi de survie, les auteurs soulignent l'importance de l'obtention, sous l'égide de Papineau, de la Charte émancipatrice octroyant aux Juifs la liberté civile et religieuse. Bien que la seconde période (de 1880 à nos jours), qui voit un afflux d'immigrants débarquer d'Europe de l'est sur la rue Saint-Laurent à Montréal, ne soit pas aussi rose, à cause des traits plus accusés de ces deux groupes monoculturels, les auteurs insistent tout de même sur les traits de conviviliaté plutôt que sur les heurts et les incompréhensions.

Ce parti pris, fort louable, anime l'ensemble de l'entreprise, qui à ce titre vise à l'éducation d'un large public. Ce sont donc des vignettes relatant les points forts de cette cohabitation, que les lecteurs peuvent consulter. Divisé en trois grandes parties, et en autant de portraits, le livre se consulte avec plaisir. *Les premières pierres*, celles des fondateurs comme les familles Hart de Trois-Rivières, les Judah, les David et les Joseph de Québec, racontent la saga de ces premières familles arrivées et très bien assimilées au Québec. La communauté leur doit ses premières synagogues et cimetières, quelques-unes de ses plus prestigieuses institutions. Mais c'est avec l'arrivée massive des immigrants est-européens des shtetl que se développe la vitalité d'une vie juive en yiddish dans le centre urbain de Montréal. Le Monument National, dont on connaît mieux le rôle fondamental dans la diffusion de la culture juive au Québec (Bourassa et Larrue, *Les nuits de la «Main»*.), la publication du quotidien yiddish le *Canader Adler*, fondé en 1907, qui a fait la fierté de cette communauté pendant de nombreuses années, la mise sur pied d'institutions communautaires d'entraide et d'assistance, tout ceci est retracé à l'aide de magnifiques photos et grâce à l'oeil expert d'E. Hillel.

La seconde partie, forcément la plus importante, est consacrée aux *pierres vivantes* et à des portraits extraordinaires de ceux qui ont fait la communauté des 70 dernières années. Des poètes, des rabbins, des militantes, des élèves d'écoles juives, des personnalités impliquées dans la vie publique québécoise, des artistes, une foule de regards, de témoignages, de trajectoires illustrent cette vie juive au Québec. Témoins de la recherche d'un dialogue, la fondation du Congrès Juif Canadien et des groupes d'échanges interculturels font voir les nombreuses passerelles qui furent tendues entre les deux communautés.

Enfin, troisième partie, *les pierres d'attente* prophétisent une vision de l'an 2000 faisant valoir l'apport de la diaspora (avec l'arrivée dans les années 1960 et 1970 des premiers Juifs séfarades francophones) et les relations avec Israël comme modifiant quelque peu les traits de la communauté juive. Cette partie, la plus succincte est aussi la plus faible. Peu de données éclairent les changements profonds que ces nouveaux arrivants francophones vont apporter à une société qui elle-même cherche plus que jamais à affirmer son caractère distinct.

Au total, on pourrait aisément critiquer le choix des personnages retenus et photographiés en plus ou moins grand plan, pourquoi celui-là et pas celle-là; on pourrait regretter qu'il n'y ait pas eu un plus grand effort d'intégration des données à l'histoire de la société québécoise, en utilisant des ouvrages parus sur certaines questions (absence de toute référence bibliographique); enfin on aurait souhaité donner plus de place à ces photographies saisisantes auxquelles le photographe E. Hillel nous avait déjà habitués (voir son livre *La Main*). Mais tout cela n'est que broutilles, car en fait ce livre se lit avec un grand plaisir et retrace pour la postérité certains des aspects les plus marquants de notre histoire et de notre culture. On doit donc féliciter les deux auteurs d'avoir pris l'initiative de réaliser un livre dont on se plaît à croire qu'il éclairera beaucoup d'entre nous.

Yolande Cohen
Université du Québec à Montréal

* * *

Roger Guindon, o.m.i., *Coexistence menacée; la dualité linguistique à l'Université d'Ottawa, v. 2, 1898-1936*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1993, 235 p. 29 $

Il s'agit du deuxième volume sur la dualité linguistique à l'Université d'Ottawa. Le premier traitait de la *coexistence difficile, 1848-1898*. Fondé pour instaurer la dualité linguistique, le Collège de Bytown voulait réconcilier les Anglais et les Français. Ce ne fut pas facile. À partir de 1874, pour plusieurs raisons, l'Université est devenue anglaise. Pour la période qui nous concerne, en ce deuxième volume, l'examen de l'évolution des tensions et des affrontements entre anglophones et francophones prend comme points de répère les huit rectorats de cette période mouvementée.

Sous le rectorat du père Constantineau, 1898-1901, la situation se corse avec le transfert à Buffalo du père Michael Fallon, alors vice-recteur de l'institution. La restauration graduelle de l'enseignement des humanités en français met le feu aux poudres; un groupe d'Irlandais entreprennent une lutte acharnée contre l'université et les oblats qu'ils accusent d'être injustes envers les anglophones.